PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Quotidienne

	1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS	$12.00	$6.05	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER	$15.15	$7.55	$3.75	$1.50

Les abonnements se paient [illegible]

LE NUMERO CINQ SOUS

PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire

	1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 9 JANVIER 1912 — 85ème Année

NOEL DE GUERRE.

—o—

Une nuit glaciale, cristalline et sonore descendait sur la gorge rocheuse où roule le Dessoubre, mince et torrentueux affluent du Doubs. A peine quatre heures et demie. Le ciel gardait des lueurs vertes du côté de Saint-Hippolyte. Mais à Louvray-le-Haut, dans le cirque du Lormont, la blancheur scintillante de la neige s'amortissait peu à peu sous de longs crêpes d'ombre.

C'était la veille de Noël. Et, bien que la France ne se souvînt pas, en ce 24 décembre 1870, d'avoir vu finir une année parmi plus d'angoisse, quelques enfants de ce hameau, perdu dans le Jura, préparaient leur fête coutumière avec l'insouciance de leur âge.

Pauvres enfants, humble fête. Un petit sapin, coupé dans la forêt voisine, planté dans un seau rempli de terre portait comme bougies les morceaux d'un rat de cave, comme girandoles des tire-bouchons de papier doré, comme présents des objets infimes : une pelote de laine, un paquet d'aiguilles, une boite d'allumettes, des images gagnées au catéchisme ou à l'école, un cahier d'un sou noué d'une faveur rose, quelques sucres d'orge, et aussi des pantins fabriqués par les grands pour les petits avec du carton et de la ficelle.

Les parents laissaient faire. Les parents !.... c'est-à-dire les mères et les aïeuls, car les pères étaient partis, et nul n'avait de leurs nouvelles.

—On ne voit plus clair, dit la grande Annette, la blonde fille de Pageot, le sabotier. Heureusement, nous avons presque fini.

Elle avait aidé ses jeunes voisins, les fils Coubert, dont l'aîné enrageait qu'on ne l'eût point accepté comme soldat, à treize ans. Eux invitaient les autres, car leur maison était la moins misérable. La salle basse des Coubert, avec sa vaste cheminée, ses ustensiles de cuivre, ses fusils au râtelier, son lit d'apparat sous des courtines en guipure de coton, représentait l'excès de luxe à Louvray-le Haut. Dans le beau milieu, sur une futaille posée debout, se dressait le sapin de Noël.

—On verra clair, insinua la petite Valentine, si on allume les lumières de l'arbre.

—On ne les allumera pas maintenant, voyons ! déclara Louis Coubert, dont les huit ans imposaient leur sagesse. Ça finirait trop vite, avant que le bon Dieu soit né.

——

L'aîné, Michel, qui agissait en maître depuis que le père avait rejoint les armées, alla chercher plusieurs longues bûches et les jeta sur les cendres rouges de l'âtre. Bientôt une flamme s'éleva. Tout devint visible dans la salle. Et ceux qui garnissaient l'arbre de Noël aperçurent même, contre les carreaux de la porte, des yeux écarquillés dans des figures rouges de froid. La marmaille du hameau s'émerveillait d'avance, tâchait d'anticiper sur les visions et les joies du miraculeux soir.

—Dressons devant eux la planche du pétrin. Ils seront bien attrapés, suggéra le bossu, Auguste Coubert.

Mais, subitement, un cri, venu on ne sait d'où, répété par des bouches indiscernables, vibra au dehors, sonna plus haut, claqua aux vitres, fut jeté dans la salle avec une violente ruée d'air :

—Les Prussiens !... Les Prussiens !....

—Enfin ! hurla Michel Coubert.

S'emparant d'un des vieux fusils, il s'élança dans l'escalier échelle, grimpa vers le grenier.

Une femme surgit, folle de peur. Elle se tordait les mains, appelait son fils :

—Empêchons-le !.... Il fera ce qu'il a dit ! cria-t-elle à Annette Pageot.

La jolie fille blonde, immobile, pâle, les yeux élargis, hallucinés, s'éblouissait, tremblait.

—Brave petit Michel ! murmurèrent ses lèvres sans couleur.

Elle songeait aux paroles du gamin : "S'ils viennent à Louvray-le-Haut, j'en dégringolerai un ou deux. Je sais qu'on me fusillera. Mais ça m'est égal. Je me suis exercé en cachette avec la carabine de papa. Ah ! je suis trop petit pour m'engager !.... Eh bien ! on verra."

Comment croire que l'occasion pourrait se produire ? Que viendraient faire les Prussiens dans la vallée du Dessoubre, où ils ne trouveraient que des cabanes de bergers, sans habitants en état de combattre ? Ils occupaient la moitié de la France, assurait-on. Ils bombardaient Paris, dont les habitants n'avaient plus de viande, ni de pain. Des masures de montagnards, qu'ajouteraient-elles à leur conquête ?

La fille du sabotier ne pouvait pas savoir. L'élan de Bourbaki vers Belfort, la concentration de forces du général Werder, se repliant de Dijon sur Vesoul, la nécessité pour l'envahisseur de reconnaître ces couloirs de montagnes, par où s'accomplirait peut être un mouvement tournant,—qui donc eût instruit d'une telle situation et fait concevoir des démarches de stratégie aux femmes, aux vieillards de Louvray-le-Haut ?

——

Des polissons guenilleux, ramasseurs de bois mort, venaient d'accourir, effarés, bouche hurlante, parce que, de la Rocheaux-Fées, ils avaient distingué, sur la route, remontant la vallée, deux hommes à cheval—militaires, sûrement, avec leurs grands manteaux pareils, sur lesquels brillaient, dans le crépuscule, des étincelles de métal.

Michel, se penchant à la lucarne du grenier les vit.

Ils arrivaient d'un pas tranquille, en promeneurs plutôt qu'en combattants. Détachés d'une armée sous qui pliait tout le pays alentour, avec la seule mission de constater que cette gorge sauvage, presque déserte, se terminait en sentiers impraticables par où nulle surprise ne surviendrait, les éclaireurs ne pénétraient si avant que par acquit de conscience et se disposaient à tourner bride.

L'amas des masures silencieuses, encapuchonnées de neige, ne semblait pas redoutable aux deux soldats. L'une d'elles, par les carreaux de sa porte, projetait un peu de lumière dans la pesante tristesse grise, comme pour arrêter la cauteleuse approche de la nuit, embusquée aux profonds abimes de la montagne.

Sans doute, ils pensèrent à leur village, ces deux, que l'isolement rendait un soir—ce soir, veille de Noël—à des souvenirs bien à eux, souvenirs de leur modeste existence, qu'ils ne savaient plus concevoir dans l'âme et le rythme des escadrons.

Un éclair, un coup de feu. Les chevaux, mollement tenus, bondissent au hasard. L'un d'eux pointe, se renverse, tandis que l'autre, fléchissant sous le choc de son camarade, tourne à demi, se redresse, part d'un galop fou, sur la rapide descente de la vallée. Est-ce la fuite d'un homme au cœur lâche ou l'irréductible emballement d'un animal épouvanté? Il ne reste, sur la neige sèche du chemin, que deux êtres gisants, le cavalier pris sous sa monture — l'un jurant dans son dur patois germain, l'autre secoué de soubresauts menaçant de broyer celui qui naguère le montait.

—Rendez-vous ! dit quelqu'un. Vous êtes mon prisonnier !

——

Le dragon allemand, dont le buste restait libre, prit son revolver à la ceinture et se dressa sur un coude. Quelques mots de français lui vinrent. Il rugit :

—Assassin ! Tout "du fillage" brûlé.... tué.... tout !....

Puis il tâcha de discerner, de viser. Près de lui, c'était une petite ombre, droite. Cette ombre ne bougea pas. Et, comme il se tournait, se soulevait dans un effort exaspéré, il vit, dans cette lumière qui sortait d'une maison, un visage d'enfant, des joues rondes, des yeux frais, des cheveux blonds.

Ceci déconcerta l'homme, même en son état de souffrance et de rage. Cet enfant ressemblait à un petit frère, qu'il avait, là-bas, dans un hameau misérable comme celui-ci. Ses doigts s'ouvrirent, son revolver tomba. Et, dans le vertige qui lui ôtait maintenant toute idée, il n'entendit pas—l'aurait il compris, d'ailleurs ?—Michel Coubert, qui disait :

—Je suis hors la loi de la guerre. On me tuera, ça m'est égal. Mais, moi vivant, ils n'entreront dans Louvray que prisonniers.

Il ajouta, s'adressant aux gens qui s'attroupaient :

—S'il n'est pas mort, désarmons-le, soignons-le. Il est à moi. Portons-le sur le lit de notre salle.

Les faibles bras des vieux, des adolescents, des femmes, eurent quelque peine à tirer le soldat de sa fâcheuse position. Le cheval râlait. C'était lui que le coup de feu avait atteint. Son maître, sur qui il s'était renversé, avait une jambe brisée, et venait de s'évanouir, suffoqué, menacé d'écrasement par l'agonie spasmodique de la malheureuse bête.

——

Lorsque l'Allemand blessé reprit connaissance, il était couché entre des draps, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Une figure de femme s'inclinait vers lui. Il crut rêver, se trouva bien, sourit, murmura :

—"Danke, Mutter."

La fièvre fardait de rose ses joues fines et douces comme celles d'une fille, noyait d'eau et de flamme ses yeux bleus. Il ne ressemblait plus au guerrier, droit en selle sous le lourd manteau, le long de la route sombre, la visière aux sourcils, et tout cliquetant d'acier quand sur l'étrier battait son sabre.

C'était un bon petit paysan de dix-neuf ans, posant sur l'oreiller une tête rase, ingénue et blonde.

Etonné, il fit un mouvement, qu'il interrompit tout de suite avec un cri de douleur.

Des mains légères immobilisèrent sa jambe fracturée. Dans les pays perdus, où il n'y a pas de médecin, où les rebouteux même sont gens lointains et difficiles à faire venir, on trouve toujours de secourables vieilles qui, par l'expérience des douleurs humaines, ont acquis une science ingénieuse et savent des remèdes pour tous les maux. Il s'en rencontra une, à Louvray, pour indiquer la manière de placer la jambe brisée dans des attelles, la bander, la fixer. Ensuite, elle fit boire au blessé une infusion d'herbes, qui devait ôter toute souffrance et calmer la fièvre, mais qui le jeta dans une espèce de torpeur éveillée. Il crut vivre un songe, un délicieux songe qui le reposait des marches rudes, des grand' gardes glaciales, des spectacles de brutalité et de sang.

—Comment t'appelles-tu, mon prisonnier ? dit le joli gamin, qu'il avait failli abattre d'un coup de revolver.

—Karl.

—Moi, Michel. Tu comprends le français ?

Le petit dragon allemand répondit dans sa langue. Il divaguait un peu, assurant qu'il n'était pas en France, et n'avait pas besoin de se casser la tête pour sortir les mots étrangers qu'il savait.

Michel reprit :

—C'est donc ça, la guerre ? Mais tu n'es pas méchant ! Et je suis fâché d'avoir tué ton cheval.

—Cheval.... cheval mien, répéta le soldat, saisi d'angoisse.

Une lueur de réalité l'effleurait. Son compagnon ! son pauvre compagnon saignant sur la neige !....

On le calma. Puis les femmes défendirent aux enfants de lui parler. Alors ceux ci, détournés du drame et de la présence prodigieuse, revinrent à leur arbre de Noël. Au bout d'un instant, ils ne savaient même plus qu'un des envahisseurs de leur patrie se trouvait parmi eux, dans la salle familiale, dans le lit d'apparat, le lit héréditaire.

Sans casque, sans uniforme, sans armes, sans cheval, ce garçon rustique et doux comme eux n'était-il pas un des leurs ?

Lui, le dragon Karl Feltzer, fils d'un paysan des confins de la Forêt Noire, il croyait vivre une veillée de Noël dans son pays. Le cône vert du sapin, constellé de lumières, les frissons du papier doré, les cris de joie, les chants, les rondes, les têtes mouvantes des enfants, même les coins d'ombre au fond de la salle, la longue table de bois et les poutres du plafond,— tout cela, c'était la douceur de sa propre destinée, l'émoi de ses souvenirs, le charme surnaturel, inoublié, essentiel à son cœur, de la fête plus divine que toutes les autres fêtes.

Dans un silence, tout à coup, on entendit le blessé qui parlait. Se plaignait-il ? Réclamait-il quelques soins ? Tous s'approchèrent. Hélas ! on ne le comprit pas. Il formulait une question, et nul ne put y répondre. Ses yeux bleus, à l'expression si fraîche, se posaient anxieusement sur les visages. Il demandait, dans son patois germanique, le soldat naïf :

—Pourquoi les peuples se font-ils la guerre, puisque Noël est le même pour leurs petits enfants ?

——

L'armée qui allait être victorieuse à Villersexel, pressée par des besognes plus urgentes ne prit pas la peine d'occuper la gorge presque sans issue du Dessoubre. Karl Feltzer guérit sa double fracture, soigné par ses amis de Noël, les pauvres Français de Louvray-le-Haut. L'armistice était signé lorsqu'il se trouva en état de rallier son régiment.

Mais l'amour, qui veut ignorer les lois de la guerre, avait lié les deux cœurs du soldat germanique et de la fille du sabotier du Jura. Annette et Karl s'étaient fiancés.

—Nos pays sont réconciliés, nous pouvons nous épouser sans mal faire, pensaient ces humbles amoureux.

Je reviendrai te chercher, disait Karl à la jolie Française blonde.

Mais le jour même où il devait partir, on apprit à Louvray-le-Haut que le père d'Annette ne rentrerait jamais dans sa montagne. Il était mort d'un coup de sabre prussien sur le champ de bataille de Saint-Quentin—l'une des dernières rencontres de la guerre.

—Adieu pour toujours ! dit la jeune fille à celui qu'elle aimait.

Karl remit son uniforme liséré de rouge, son lourd manteau, ses bottes éperonnées, son casque, et il suspendit son sabre au ceinturon.

Puis il quitta Louvray-le-Haut.

Où alla-t-il ? Que devint-il ? Personne ne saura quel fut son dernier secret. On crut reconnaître des débris de ses effets militaires dans un précipice, à l'endroit le plus tourmenté, le plus sauvage du Jomont.

Depuis, les jeunes filles de cette vallée, où l'on raconte encore des légendes, assurent que, la veille de la Nativité, le vent d'hiver, passant sur ces abimes, apporte des lambeaux de Noëls allemands et français, chantés à l'unisson par des voix mystérieuses.

DANIEL LESUEUR.

Terrible accident de chemin de fer.

Montréal, Canada, 8 janvier—Trente-trois personnes ont été tuées et un grand nombre blessées dans une collision de deux trains de voyageurs survenue cet après-midi à Terrebonier, une petite localité près de Québec.

—:o:—

La guerre Italo-Turque.

Rome, 8 janvier—Les rapports mis en circulation ces jours derniers, suivant lesquels la paix ne tarderait pas à être conclue entre l'Italie et la Turquie, ne reposent sur aucun fondement, car aucune démarche dans ce but n'a été faite par aucun des gouvernements intéressés.

Dans les cercles officiels à Rome on fait remarquer que l'Italie, étant victorieuse, n'a pas à demander la paix, mais que toute proposition qui pourrait être faite par la Turquie serait assurée d'un bon accueil, à condition toutefois que ce dernier pays renonce définitivement à tous ses droits sur la Tripolitaine et la Cyrénaïque, provinces qui ont été officiellement annexées au royaume d'Italie par décret du 12 décembre. Ce décret sera ratifié par le Parlement Italien, à sa rentrée, à la fin de janvier.

—Constantinople, 8 janvier—Par un communiqué livré hier à la presse, le ministre des affaires étrangères de Turquie déclare que tant qu'il sera membre du cabinet ottoman il ne pourra être question de conclure la paix avec l'Italie sur la base de l'annexion de la Tripolitaine à ce dernier pays.

On ajoute dans les cercles officiels turcs que les rapports suivant lesquels les puissances européennes auraient l'intention d'offrir leur médiation sont sans fondement.

Tripoli, 8 janvier—Deux bataillons du génie qui construisaient une redoute à Homs, ont été attaqués hier après midi par un grand nombre d'Arabes. Après trois heures d'un combat acharné les Arabes se sont retirés, abandonnant de nombreux morts sur le champ de bataille.

Les Italiens ont eu 21 blessés dans l'engagement.

—o—

EN CHINE.

Pékin, 8 janvier—Les troupes insurgés des provinces de Shan Si et de Cha Shu, fortes de 10,000 hommes, ont chassé les forces régulières qui occupaient Shen Chow et ont pris possession de cette ville après un court combat, dimanche matin.

A l'heure actuelle les insurgés se préparent à marcher sur Honan.

Pékin, 8 janvier—Le gouvernement russe a demandé à la Chine de reconnaître officiellement le Kutuka, le nouveau souverain de la Mongolie, qui a été placé sur le trône le 28 décembre dernier, à Ourga, capitale de cette province.

Le gouvernement chinois n'a encore pris aucune décision à ce sujet, mais il est probable qu'il accèdera à la demande de la Russie.

—o—

SIROP D'ANGELL CONTRE LA TOUX ET LA COQUELUCHE.

Pour Coqueluche, Bronchite, Toux, Rhumes et Mal de Gorge.

Préparé par le Dr Angell.

Chez tous les Pharmaciens. Prix 25 et 50 sous.

2oct—6m—dim mar ou

LE SOURIRE QUI NE S'EFFACE PAS

éclaire la physionomie de l'homme qui goûte une bouteille de bière de la AMERICAN BREWING CO. Elle dissipe la fatigue du corps et de l'esprit. Elle étanche la soif, est agréable à prendre et tonifie le système. Vous ne saurez jamais quelle délicieuse boisson peuvent composer le houblon et le malt jusqu'à ce que vous ayez goûté la bière de la AMERICAN BREWING CO. Faites-le aujourd'hui.

'hones—Brasserie Main 120 ; Dépt. de Mise en Bout. Main 1440

THE AMERICAN BREWING CO.,
NOUVELLE-ORLEANS, (LNE.

—6 oct—6m—mar jeu dim

DU 1er JANVIER AU 15 JANVIER

Vous pouvez transférer vos comptes d'épargnes à la Banque qui vous CONVIENT LE MIEUX et dont la SURETÉ et l'ADMINISTRATION se recommandent à votre jugement conservateur le meilleur, par son long et heureux record.

The Whitney-Central Trust and Savings Bank

située à l'angle des rues St-Charles et Gravier, au centre de la ville possédée et mise en opération par les officiers et actionnaires de la Whitney-Central National Bank, avec ses ressources de plus de $25,000,000.00, veut vos comptes d'épargnes et ceux de votre famille et de vos amis, et vous garantit une SURETÉ ABSOLUE, un intérêt de TROIS ET DEMI POUR CENT, composé semi-annuellement, l'agrément et les commodités de ses quartiers modernes et l'avantage de ses conseils dans vos affaires commerciales et vos placements.

Les Dépôts faits le ou avant le 15 Janvier sont acceptés comme étant du 1er Janvier.

OFFICIERS

CHARLES GODCHAUX, Président.
SOL WEXLER, Vice-Président. J. E. BOUDEN, JR., Vice-Président.
HARRY T. HOWARD, Vice-Président. H. O. PENICK, Caissier.
ALBERT BLOOM, Vice-Président. J. L. COUTURIER, Assistant Caissier.

BUREAU DE DIRECTION

CHARLES GODCHAUX, CHAS M. WHITNEY, FRANK B. WILLIAMS, SOL WEXLER, JOHN E. BOUDEN, JR., DR. C. A. M. DORRESTEIN, SIMON WEIS, JAMES B. SINNOTT, C. A. FARWELL, OTHO ELMER, C. H. ELLIS, JOHN McCLOSKEY, MAURICE STERN, HARRY T. HOWARD, J. D. O'KEEFE, BEN C. CASANAS, WIL H. DOUGLAS, ROBERT LEGIER, THOS. J. KELLY, A. MONTELEONE, GEO. J. GLOVER, WALTER F. JAHNCKE, ALBERT BLOOM.

SUCCURSALE DE CARROLLTON, 8132 RUE OAK,
J. P. ST. MARTIN, Gérant.

SUCCURSALE MORGAN STATE,
Rues Chartres et Iberville.

GEO. W. FOX, JR., Caissier. V. L. BERNARD, Ass't Caissier.

28 déc au 15 jan

German-American Savings Bank and Trust Company

Comptes Sujets à Chèques — Comptes d'Epargnes
Boites de Dépôts de Sûreté

Intérêt sera accordé du 1er Janvier sur tous les Dépôts d'Epargnes faits avant le 15 Janvier.

622 RUE DU CANAL,
"La location la plus convenable en ville."

OFFICIERS

WM. P. BURKE, Président.
W. R. IRBY, Vice-Président.
EMILIEN PERRIN, Vice-Président.
FELIX J. DREYFOUS, Vice-Président.
W. L. SAXON, Vice Président.
JAS. P. BUTLER, Jr., Vice Président et Caissier.
L. B. GIRAUD, Assistant-Caissier.

DIRECTEURS

WM. P. BURKE, A. BRETON, JAS. P. BUTLER, JR., EMILIEN PERRIN, GEO. W. CLAY, FELIX J. DREYFOUS, E. L. JAHNCKE, N. I. SHWARTZ, S. L. VACCARO, HY. E. GUMBEL, W. R. IRBY, W. L. SAXON, S. E. WORMS, JOS VOEGTLE, MAYER ISRAEL, J. L. ONORATO, ALDEN McLELLAN, D. D. CURRAN.

6 jan—6 au 15 jan

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilots de la rue du Canal, 2me District

dim mar ou

Mc Manigal est ramené à Indianapolis.

Indianapolis, Ind., 8 janvier—Ortie E. Mc Manigal, principal témoin dans l'enquête conduite par les autorités fédérales au sujet des nombreux attentats à la dynamite commis par les frères Mc Namara, avec la complicité de quelques membres de l'Union des Ouvriers Métallurgistes, a été ramené aujourd'hui sous bonne garde à Indianapolis et écroué dans une cellule du Bâtiment Fédéral.

Il est probable que Mc Manigal sera gardé à Indianapolis jusqu'à la fin de l'enquête.

—o—

Une Electrocution.

Ossining, New-York, 8 janvier—Philip Mangaro, ancien interprète dans le bureau de licences de mariage de New-York, a été électrocuté dans la prison de Sing Sing aujourd'hui pour le meurtre de sa fille, qu'il a commis il y a environ trois ans. L'exécution n'a été marquée par aucun incident.

Mangano a tué sa fille Annie d'un coup de feu, dans la matinée du 24 mars 1909, pendant qu'elle se rendait à une école de de la ville de New York, où elle était employée comme professeur. A la suite de fréquentes querelles dans la famille Mangano, Annie, qui était âgée de 24 ans, avaient quitté la maison quelques mois avant le crime.

D'après les dépositions des témoins la jeune fille n'aurait pas pu, en raison du traitement que lui infligeait son père, rester plus longtemps sous son toit, sans déchoir à ses propres yeux. Mangano a prétendu qu'il n'était pas responsable de ses actes quand il avait tiré le coup fatal.

Le Roi des Sirops de Table

Dans Toutes les Bonnes Epiceries

31 déc—3 m—dim mar jeu